

L. D'ASCO

RÉDACTEUR EN CHEF

ABONNEMENTS

Lyon. UN AN FR. 10
Départements. — 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

6, Place des Terreaux, 6
LYON

LA BAVARDE

Journal des Indiscrétions lyonnaises, Littéraire, Satirique, Mondain, Théâtral, Financier

PARAISANT TOUS LES JEUDIS

Mieux est de ris que de larmes écrire,
Pour ce que rive est le propre de l'homme.
FRANÇOIS RABELAIS

A. De LATOUR

ADMINISTRATEUR

ABONNEMENTS

Lyon. UN AN FR. 10
Départements. — 12
On reçoit les Abonnements de TROIS
et SIX mois

Les Annonces et Réclames sont reçues

2, Rue de Bonnel, 2
LYON

NOS BELLES-PETITES AUX COURSES



Le grand Meeting du cirque Rancy — Maria la Parisienne

Tirage Justifié :

42.000 N°s

SIXIÈME ÉDITION

Lire à la 2^e page

LE CAFÉ CONTINENTAL

Lire à la 4^e page

SILHOUETTE DE

Maria la Parisienne

COURRIER DE LA MODE

ÉDITION PARISIENNE

Notre neuvième édition, destinée à Paris, est à la disposition de tous nos abonnés. Le premier numéro paraîtra samedi. En voici le sommaire :

La Cousine Gambetta. — E. Desclauzas.

Le cabaret du Chat-Noir. — E. Desclauzas.

Le Meeting du cirque Rancy. — L. d'Asco.

Poésie. — Karl Munte.

Maria la Parisienne. — Nestor.

Cora Pearl. — Daubrock.

Profil disparu. (La Dame aux Camélias). — A. de Latour.

Aux Parisiennes, aux Parisiennes. Les Parisiennes, poésie. — Lucciani.

Notre salle des dépêches. — Dorsay.

Echos des Brasseries. — J. Vezon.

Echos des Boudoirs. — J. Sabattier.

Chronique théâtrale. — E. Desclauzas.

Derrière la toile. — De Saint-Savin.

Poésies diverses.

Ceux de nos abonnés de province qui désiraient recevoir le numéro de Paris, nous en avertiront, directement.

Le prix de ce numéro est le même que celui des autres éditions.

LA COUSINE GAMBETTA

Pas de politique. M. Gambetta n'est pour moi, ici, qu'un homme d'esprit. Je le vois, comme il y a six ans, chez Ledoyen. Nous dinions, côte à côte. J'ai vu l'homme qui mange et l'homme qui rit, plus intéressant, au moins plus naturel que l'homme qui parle. Charmant, au reste, avec une charmante jeune femme, qui n'était pas même sa cousine. Joyeux, humant le pot, vrai disciple de Rabelais, qu'il préfère à Mallebranche. Le fougueux tribun était bien le plus aimable convive. De ce jour, je l'ai en haute affection. J'ai connu l'homme, entre la poire et le fromage, l'homme qui ne s'étudie point, qui reste ce qu'il est — ami, non acteur. C'est à ce Gambetta que je pense, aujourd'hui, en lisant les exploits de sa cousine.

Le monde est maladroit, il refuse à ceux qui ont les belles passions, les petites passions. Être un grand homme, aux yeux du peuple, c'est cesser d'être un homme. Il ne s'imaginer pas Bonaparte en caleçon. J'ai entendu des gens très graves, ayant chiens de luxe et femmes de prix, faire un procès au puissant tribun de ses dîners chez Ledoyen. On lui reprochait de manger en face d'une dame, à la table d'un cabaret à la mode, comme on reproche, à M. Grévy, de jouer au billard. On n'admet pas la moindre faiblesse chez un homme public. Des bonapartistes convaincus ont prédit la chute de l'empire, le jour où le prince Louis monta sur un vélocipède. Donc, M. Gambetta n'aurait jamais dû sortir de chez sa vieille tante, de l'avenue Montaigne — même pour dîner avec Son Altesse royale le prince de Galles.

M. Gambetta n'a plus l'oreille de la foule. La foule dit : c'est un jouisseur, il mange. Et elle lui reproche d'avoir un gros ventre. Toujours la haine des maigres pour les gras. Il est heureux que le vicomte de Lucay soit d'un tempérament nerveux. L'idole Rochefort cessera d'être adorée le jour où elle aura une panse.

Je voulais parler de la cousine Gambetta : j'y arrive.

M. Gambetta est parti de rien. Ces grandes renommées ont généralement un modesto berceau. On ne connaît pas les sources du Nil. Le petit avocat est arrivé à Paris, comme M. de Lauzun, n'ayant pour bagage que sa bonne mine et son épée — la langue étant l'épée moderne. Il a bu des chopes, comme tant d'autres, qui n'ont pas d'esprit ; on le lui reproche. Le café Procope n'est permis qu'aux nullités. Il n'avait pas le sou, quand il habitait le quartier latin ; on ne le lui pardonne pas. Avec ça, du génie. S'imaginer-t-on cet éloquent qui avait la cervelle si pleine et la bourse si vide ? Le reste de son histoire tient de la légende. Au fond, une légende qui commence comme les leids allemands : par un cimetière. Sa renommée se lève le jour des Morts, sur un sépulchre, à Montmartre. Son ironie est fine et cinglante, comme la pluie de novembre, qui tombait en 69, le jour de la Toussaint, sur la fosse de Baudin. Il grandit : il devient le tribun incontesté, le leader des gauches.

... Et la cousine Gambetta ? J'y arrive.

Un jour, une feuille quelconque déterre une vieille tante — pas celle de l'avenue Montaigne, la bonne vieille dont Léon était le dieu — une tante, sorte de digne, qui demandait l'aumône aux prêtres et leur montrait des lettres d'un neveu ingrat qui était à Paris, à la Chambre des députés. L'aventure fit grand tapage. On a cablé ce neveu inhumain qui laissait souffrir la pauvre. Un homme si riche, un homme à millions, qui ne trouvait pas un louis pour une vieille parente ! Un mauvais cœur. Et ! Et, pécairc, toute la gent provençale s'en mêla, avec un grincement strident de cigale, en plein midi. On recommença la moquerie, on finissait un magasin d'épicerie des cahors. On photographia, même, la boutique avec ses chapeliers d'aux, sa morue sèche, ses barils de pruneaux et ses pains de sucre. Et, sur la devanture, en grosses lettres peintes naïvement par un barbouilleur d'enseignes, on lisait très correctement : *Gambetta aîné*.

On répandit à profusion cette photographie, qui voulait être méchante et qui n'était que bête, en rééditant le cliché de la tante, dansant devant les sacristies, pour un morceau de pain charitable. C'était maladroit. Cette modeste boutique, perdue au fond d'un village, était la réponse aux attaques des sots. Si M. Gambetta, au lieu de naître chez un pauvre boutiquier de campagne, était né chez un prince de la finance, dans un palais de marbre rose, il n'aurait pas eu de tantes besoigneuses. Battant la grosse caisse sur son ventre, escamotant d'avance sa renommée ; ou, les ayant eues, il aurait pu les soulager avec ses deniers. Parti de si bas, ayant tout seul tracé sa voie, fils d'épicière, il ne pouvait pas jeter à pleines mains l'or sur cette famille sans le sou. Et Dieu sait si elles ont des dents et si elles ont des langues, les familles du Midi à la rescousse d'un de leurs parvenus !

Les gens du monde, qui ont caricaturé l'aventure par le crayon spirituel d'un Lafosse encore vivant ou d'un Agrippa républicain devenu un J. Blass légitimiste, ont oublié, sans doute, cette vieille marchande de poissons, morte il y a peu d'années, passage du Grand-Cerf, sous le nom de la mère Louis, et qui s'appelait véritablement d'un nom historique dans la famille des Bourbons. Elle aurait pu prétendre au trône, — sans la loi salique. — Et elle vendait des moules toutes fraîches, en tablier poisseux, les pieds nus et sales dans d'horribles sabots.

Où, mais la cousine Gambetta ? J'y suis.

On avait oublié l'aventure de la tante. Ça manquait de parents pauvres. Il fallait jeter quelques mendiants à la tête de cet orateur. Le *Gaulois* apprend, par hasard, qu'une chanteuse d'un beuglant quelconque, en province, s'appelle Gambetta. Quelle aubaine ! Vite, il dépêche un de ses rédacteurs, qui a un entretien avec la cabotine, ni plus ni moins qu'avec un général russe, assistant aux manœuvres. La demoiselle le reçoit à bras ouverts. Elle lui conte sa vie. Le journaliste atténue les expressions « il y a de ces argots de couillasse qui, démentement, ne s'impriment pas ». Le journal qui a de ces pudeurs a publié *Poë-Bouille*. Il a ses jours d'indécence, comme d'autres ont leurs jours de migraine. Le jour où il est allé voir mademoiselle Claire Gambetta, il était en pleine phase de vertu.

L'actrice — pour parler comme Champ-saur insultant Judic — lui explique tout au long ses liens de parenté avec M. Gambetta : cousine à la mode de Bretagne. J'aime encore mieux les tripes à la mode de Caen. Elle a écrit à son cousin une lettre de condoléance, lui demandant de l'argent. Le grand homme de Cahors lui a expédié deux députés ; le plus bossu lui donna trente francs, — il exigea un reçu. — Puis ce fut tout ; depuis, plus rien. Alors, la demoiselle a décidé qu'elle chanterait. Toujours les Valmaïeurs à la poursuite des Roumestans.

Lorsque M. Gambetta était encore celui que M. de Broglie appelait « une Majesté voyageuse », il alla faire une tournée dans le Midi. Il devait prononcer à Cahors un discours retentissant dont le monde parlerait. Les municipalités avaient tout préparé pour que l'accueil fut splendide. La ville était pavée. Des affiches rouges annonçaient, en lettres capitales, les diverses réjouissances et — plat de résistance, — pour le soir, au théâtre, un grand discours du grand homme. Toute la Dordogne était dans le pays, avec ceux de la Gironde et du Lot-et-Garonne. On était venu de cent lieues. On voulait le voir, on le verrait. On l'étouffait sous les ovations chaudes. Ce peuple, tout en démonstrations extérieures, en gestes exubérants, animé, vif, grouillant, excessivement mobile, acteur de surface, se promettait d'effacer l'impression de Cavallion. Car ceux de Cavallion avaient voulu tuer Gambetta, pécairc. Mais on leur z'y ferait voir, à ces droles, à ces marchands de melons, si les gens de Cahors étaient des avortons et des chétifs !

La veille du grand jour, on lut, avec une immense stupéfaction, des affiches rouges. À côté d'autres affiches rouges. Les anciennes, annonçant le discours de M. Gambetta, député ; les secondes annonçant les débuts de Mlle Gambetta, chanteuse. A la même heure, l'une au casino, l'autre au théâtre, allaient tenir le public haletant. La confusion devenait regrettable. Cette cousine qui se révélait d'une façon aussi inattendue, devait, singulièrement, gêner le soleil levant du futur président du Conseil. On parlementa. La municipalité obtint que Mlle Gambetta débûterait plus loin. C'était elle, la pauvre, qui devait chanter. Elle tendre une chansonnette et, pour un gommeux épris de chansonnette, d'aller entendre un discours.

Celle qui devait se faire payer pour chanter, gagna ce jour-là un superbe cachet — car elle fut payée pour se taire.

On la retrouve aujourd'hui, ailleurs, à Lorient, je crois. Elle fait les délices d'un caboulot interlope. Elle est brune, avec des yeux expressifs, d'un beau noir voluptueux, mais l'air très bête d'une demoiselle qui ne sait que le *Pied qui remue* ou *Qui qu'a vu Coco* ? Le correspondant du *Gaulois* lui a conseillé de venir à Paris et il a ajouté finement, qu'elle gagnerait beaucoup d'argent « car tout le monde voudrait voir la cousine de Gambetta ». Il est à présumer que cette aimable personne viendra. Elle trouvera, certainement, quelqu'un pour lui payer son voyage et pour la faire débûter aux Ambassadeurs ou à l'Alcazar.

Mais elle n'aura pas le succès qu'on lui prédit, parce que ceux qui vont au concert entendent s'amuser et non faire de la mauvaise politique. Cette chanteuse, qui espère en son nom, pourrait bien remporter l'insuccès qu'elle mérite — en dépit du haut patronage de M. Arthur Meyer. Il compte en faire le pendant du *crime du Pecq*. Un clou. Il se trompe : on n'aime pas les clous qui déchirent.

L'ancien président du Corps législatif, à la malheure d'être né dans une famille obscure. Les siens sont de pauvres gens. Cependant, il a entouré sa mère d'un soin pieux. Il ne rougit pas de son père. Il s'appelle Gambetta, comme au temps où il était étudiant sans sou, ni maille. Il se serait nommé Bûcheron qu'il ne se serait pas appelé Saint-Genest. La vieille tante de l'avenue Montaigne est sa joie. A côté de ces parents directs ; il a une foule de parents qui se seraient moqués de lui dans l'adversité et qui viennent, parasites sans vergogne, se chauffer au soleil de sa popularité. Ses ennemis politiques montrent peu de tact en se faisant les harnais de ces lézards du talent parvenu.

Ce cas peut s'appliquer à tous. Il y en a combien qui meurent, une fois arrivés, étouffés par les quémendans de la famille ? Il semble que celui qui a atteint sa place au banquet, doive nourrir, sous peine d'être haï, tous les mendiants qui, à des titres divers, s'agitent autour de lui. Qu'un fils soutienne les siens, les proches, c'est justice, c'est même d'une absolue équité ; on blâmerait le triomphant qui serait un goujat. Mais de là, à donner la pâtée à tous les oisifs qui se souviennent que vous êtes leur parent, parce que vous avez de la fortune, il y a un abîme. Edmond Lepelletier disait, à propos de cette fille : « Si M. Gambetta fut resté petit avocat méconnu et qu'elle fut arrivée première chanteuse à l'Opéra, aurait-elle accordé à son cousin pauvre le secours qu'elle demande à son cousin riche ? » Non. Elle l'aurait fait jeter à la porte par ses valets. Et, dédaigneuse, grande dame jusqu'au bout de son mépris, elle lui aurait dit : « Monsieur ! je ne vous connais pas ! »

En vérité, c'est absurde de menacer un homme avec l'humilité de la condition de ceux qui ne sont ses parents qu'à la mode de Bretagne ! Quelle fortune il faudrait à M. Gambetta pour apaiser les désirs de lu-

cre de toute une famille méridionale qui doit se multiplier à l'infini ? Dans une chanson de Colmance, on voit ainsi, la famille d'un valet de chambre solliciter pour tous les arrière-cousins et arrière-neveux, des places et encore des places.

Celui qui est en haut, arrivé par son talent, doit-il donc servir de remorqueur à toutes ces nullités ambitieuses qui gravitent au-dessous de lui ? M. Gambetta aurait bien tort de s'inquiéter des tantes pleurnicheuses et des cousines bavardes que l'on accroche aux pans de son habit. Ce ne sont pas ces parentes, à je ne sais quel degré, qui diminueront d'un rayon sa gloire possible.

Je parle, ici, sans parti-pris, réservant, pour un autre cadre, mon appréciation sur l'homme politique. M. Gambetta est le type de l'homme pauvre parvenu au plus haut sommet. Tous ceux qui traînent, derrière eux, une suite modeste, doivent le défendre. Le parent pauvre qui sollicite, avec ce raffinement de publicité, c'est l'ennemi. M. Gambetta est une victime. Si l'y a, pour ceux qui sont dans ce cas, intérêt à le plaindre ; il y aurait, de la part des riches, un grand tact à ne pas le blâmer.

Cette demoiselle qui dit le *Pied qui remue*, la *Femme à papa* ou *C'est dans le nez que ça me chalouille*, est une pieuvre d'une espèce particulière. Je souhaite qu'elle débûte à Paris. Je lui réserve un sifflet monstre, avec une clef de Tragaldabas.

Car j'ai en haine, ô mademoiselle Claire Gambetta, les petites personnes sans talent, qui, ne pouvant exercer facilement le chant, pratiquent ouvertement le chantage.

E. DESCLAUZAS.

FANTAISIE MILITAIRE

A FANNY JACKSON.

Enfant de chétive mine,
Eclos dans les faubourgs,
Elle aimait, toute gamine,
Le roulement des tambours.

Pour se faire reconnaître,
Sans peur, elle retroussait
Les rideaux de sa fenêtre,
Quand le régiment passait.

Elle voyait dans ses rêves
Quelque soldat triomphant,
Amateur des amours brèves,
Perdu dans ses bras d'enfant.

Eprise des fortes races,
Elle eut désir d'avoir
L'acier clair des cuirasses,
Tous les matins, pour miroir.

O la rencontre opportune,
Un jour, près d'elle, passa
Un officier de fortune,
Très naïf, il la lança.

Mais si haut que la charmante,
Toute fière de monter,
A tous ent'ouvert sa mantie,
Sans s'arrêter de sauter.

Très séduisante actrice,
Sans souci du million,
Ses amoureux, par caprice,
Formèrent un bataillon.

C'est la reine dont on cause,
Au mess, entre soi, le soir :
Crâne femme et pas de pause !
Qui sait envoyer s'asseoir.

Ce drôle qui l'assassine
Des yeux. — Général très bien,
Qui lui dit, tout haut : cousine !
Et dans l'alcôve : mon chien !

Parce qu'elle a, dans la route,
Perdu quelquefois ses bas,
Elle ne veut point qu'on doute
De sa bravoure aux combats.

Mieux que tant de camarades,
Qui fouillent ses traversins,
Elle a conquis tous ses grades
A la pointe de ses seins.

KARL MUNTE.

UNE CARTE POSTALE

Pour le concours dernier, j'avais reçu une poésie intitulée : *Boire en liesse* et signée Michel Hubert. En la lisant j'avais reconnu que ce Michel Hubert avait commis un plagiat. J'attribuais l'œuvre à Emile de la Bédollière.

Je reçois, à ce sujet, cette carte postale, mise à la poste à Lyon-Guillotière.

« Allons, je vois que décidément vous êtes très fort ! La poésie *Boire en liesse* ! a été effectivement copiée dans Emile Augier, son auteur, qui l'avait dotée de ce titre : *Boire à l'ombre*. Cela (sic) a même été mis en musique et se chante partout, excepté, paraît-il, devant (sic) vos oreilles ; trop petites pour entendre. »

A mauvais entendeur, pas de salut. »

Cette carte postale n'est pas signée. Elle prouve :

- 1° Que la poésie a été copiée ;
- 2° Que le drôle qui m'envoie cette carte sait d'autant mieux quel est l'auteur de cette poésie qu'il l'avait volée lui-même, dans les œuvres d'Emile Augier ;
- 3° Que ce drôle avait signé Michel Hubert ;
- 4° Que je l'ai traité d'âne et que j'avais raison ;
- 5° Que j'ai à sa disposition deux paires de giles, qu'il pourra venir chercher, tous les soirs, de 4 à 5 heures à l'imprimerie de la « Bavarde » ;
- 6° Que je me moque du salut d'un plaignant et que ce Michel Hubert est un plagiaire, qui n'a d'esprit — que celui des autres.

KARL MUNTE.

A Jehan Gringonneur

Si je criais au voleur ! — que dirais-tu Jehan Gringonneur, proche parent de Gringoire ! Je cueille dans le *Carillon* du samedi, 28 octobre, page 2, colonne 3, l'article suivant :

« Et maintenant, le froid ne nous rendant nullement l'énergie que la chaleur de l'été dernier nous a ôlée, volons cyniquement par des amis, plus ou moins intimes, sur le carnet de cette demoiselle : C'est surtout par nos vices que nous plaçons aux novices. »

Dis-moi ce que tu la payes, je te dirai ce qu'elle est.

La cinquantaine ?... L'extinction des feux !

Il y en a qui se jettent dans le vice la tête la première. J'ai réussi pour avoir fait tout le contraire.

Les hommes de lettres séduisent par leurs beaux mots et nous par nos moelles.

Pas d'argent, pas de cuisine !

Ces pensées ont été publiées, il y a quelques années, dans le *Tam-Tam*, sous le titre : *Le Carnet de Nana*.

Si monsieur Jehan Gringonneur y tient, je lui rappellerai la date de cette publication. En ce temps-là, Desclauzas s'appelait Georges Gruelle.

Je suis convaincu que le spirituel rédacteur du *Carillon*, n'a jamais lu l'article de Gruelle. C'est une rencontre bizarre, voilà tout.

C'est égal, la prochaine fois, que je le retrouverai au *Chat-Noir*, je lui ferai payer un bock. Ça vaut bien ça !

E. DESCLAUZAS.

LE

MEETING

DU CIRQUE RANCY

La question du théâtre prime toutes les autres. Le demi-monde est l'habitué de l'Opéra ; sa suppression le touche. Les petites dames ont voulu protester. Elles ont laissé aux messieurs les moyens violents, la lutte de la rue, la résistance aux gendarmes, la poussée, le tumulte, le bruit. Elles ont simplement décidé de se réunir en assemblée extraordinaire, au cirque Rancy.

Notre dernier numéro contenait la convocation, elle était signée : Ma Mère-Mattend, Adrienne Roux, baronne de Saint-Ouin, Marthe de la Roche, Anna Oberley. L'appel a été entendu ; le cirque était plein. On avait placé la tribune dans la piste. Le bureau était composé ainsi : Ma Mère-Mattend, présidente ; Adrienne Roux et Marthe de la Roche l'assistaient. A une heure, la présidente, toujours solennelle, se leva : « Mesdames, la séance est ouverte ! »

Notre sténographe se tenait modestement caché derrière Léontine, l'énormité de cette femme empêchant à la foule de contempler ses traits inspirés. Il a reproduit, pour l'histoire, les discours et les interpellations de cette séance mémorable.

A peine est-elle ouverte, qu'un grave personnage demande la parole. Le silence se fait : on a reconnu M. Gailleton, maire de Lyon.

M. Gailleton (très ému, la voix tremblotante). — Je n'ai pu résister au désir de venir parmi vous. Je suis maire. Maria la Parisienne. — Moi aussi. Marie Canodin. — Je plains le gosse.

M. Gailleton (continuant). — Oui, maire de votre ville. A ce titre, j'ai le droit de m'occuper du théâtre. Je me suis dit, comme ça, que c'était bien couteux, un ballet.

Eugénie Chaumelton. — Pas si couteux que ça ; quand je j'étais bonne, je payais le mien 3 fr. 50, et j'avais le sou pour franc.

Ma Mère-Mattend. — N'interrompez pas l'orateur, espèce de pie borgne !

M. Gailleton. — Un ballet et puis de la musique, c'est du luxe. Je suis pour les goûts modestes. Un opéra, c'est pas moral ; ça manque de vertu. Les jeunes filles qui vont entendre ces choses-là, reviennent toutes troublées, elles se rappellent la nuit, les beaux amoureux qui disent, en si bémol, leur amour à des jeunes filles, qui leur répondent en la majeure... Ça met le trouble dans les familles honnêtes... (Chantant) :

Anges si purs... que dans un songe...

Annette la Licheuse. — Oh là ! là ! que c'est faux, mon vieux, tu n'as pas de voix.

M. Gailleton. — Madame, je ne vous parle pas. Je dis : « Anges si purs... » En voilà une pimbeche. Je chantais mieux étant jeune. Tout passe...

Henriette Chailou. — Excepté le petit caporal... Il ne passe pas, le petit caporal.

Angeli. — Pas de politique. Henriette Chailou s'écarte.

M. Gailleton. — Si ça continue, je ne dirai plus rien...

Anges si purs, urs u u urs ures.

Ça vous impatiente ?... C'est pour vous peindre l'émotion d'une jeune fille qui a entendu ça. Tout le temps elle répète : « Anges si purs... » et elle s'oublie dans un songe... Elle ne travaille plus, elle ne s'occupe plus, elle ne s'occupe plus, c'est l'hôpital... c'est la prostitution. En supprimant l'opéra, nous avons franchi l'un des abîmes de la question sociale.

Nous avons remplacé les ténors par un éléphant. Avez-vous vu notre éléphant ? C'est ça qu'est beau, un éléphant ! Il vient de l'Inde et M. Stanley lui a flanqué un coup de fusil pour faire bisquer M. de Brazza.

Un éléphant aussi soumis peut bien tenir lieu de dugazon. Lyonnais, vous n'êtes guère raisonnables, vrai ! Vous voulez un opéra, et vous avez déjà un bar américain, la baraque des frères Grégoire et le Guignol de la rue Port-du-Temple. Nous ne consentirons jamais à augmenter le nombre de vos plaisirs. Nous nous rappelons comment finit Sparte et comment tomba Rome !

(L'orateur descend de la tribune au milieu d'un profond silence.)

M. Chéron y monte à son tour ; sa barbe blanche semble jeter des éclairs. Il fume.

Des voix. — A bas Joséphine !

M. Chéron. — Elle vous déplaît, une bonne fille pourtant ; elle a quelque rapport avec Maria Porte, par exemple : elle se culotte. (Vif mouvement). Moi je suis aussi dans les affaires du théâtre, j'entends ce qu'on dit. On a tort. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

M. Gailleton, mon vénéré maître, a raison. La subvention ne servait à rien. Ça venait à la flûte, ça s'en retournait au tambour. M. Gailleton, mon vénéré maître, a raison.

Annette Bassin. — Brigadier, vous avez raison. — C'est un air connu, ça. J'aime mieux les *Lampions* !

M. Bouffier. — Un mot : M. Gailleton a raison !

Le critique du Salut Public, grave-ment. — Alors Rossini a tort, Meyerbaer a tort, Gounod a tort, Mozart a tort. Tous les symphonistes, tous les mélodistes, tous les génies immortels, tous ceux qui ont tiré de leurs cerveaux ces compositions admirables qui traversent les âges, toujours jeunes et toujours applaudies, ont tort.

La musique est une exilée, on lui ferme le Temple. A la fêrerie des notes, à la magie harmonieuse des ensembles, on préfère la fêrerie de carton peint, l'illusion d'une mise en scène luxueuse. Le Verbe se tait, le chant se meurt, mais Philéas Fogg cause à Archibald Corsican. Et ce public, qui voudrait rêver avec Ophélie, est forcé de crever de rire avec Passe-Partout.

En avant les chemins de fer, les wagons. les chaudères qui éclatent, les sauvages qui rampent, les charmeuses et les radjahs, Aouda et le reste.

Le peuple est trop bête pour comprendre les belles choses, les grandes choses. Il lui faut des éléphants ; le peuple est un tour-lourou propre à s'ébaudir au Jardin des Plantes. On lui montrera des animaux et il applaudira des animaux. Nos pères étaient des sots de s'émouvoir quand la Pasca chantait : nos pères n'avaient sans doute jamais entendu la voix suave des éléphants dans le désert.

Lyonnais, vous n'êtes pas contents. En vérité, vous êtes difficiles.

Amélie l'Italienne à Marie Matossi. — Dis donc ? il parle pas mal ce monsieur là ; c'est un type, tu sais ? c'est un type.

Elisa Bédigand. — Soyez tranquille ; je ne vais pas faire un discours, je veux seu-

lement proposer une chose. Remplacer les éléphants par des grues. Ça serait trop drôle. Puis la figuration serait facile à trouver. Ces bêtes-là ont toujours beaucoup de succès. Est-ce pas, messieurs ?

Un vieux général en retraite. — Evidemment... évidemment !

Perrotine. — Cette proposition est une indignité, il faut être drôle pour avoir ces idées-là. Je ne me sens pas du tout des goûts d'actrice, moi. J'y dis : zut, au public !

(A ce moment, il se produit une immense rumeur. La tribune est envahie par un étrange personnage. Il porte un costume de clown, à raies multicolores. Sa tignasse est jaune, sa figure est blanche et sa bouche est rouge, un cri l'accueille : « Alpha ! »)

Il remercie, en faisant le saut périlleux, sur la tête d'Anna Oberley, et de sa voix singulière, avec des gestes comiques, il fait un discours qui ne se peut reproduire, tant les rires emplissent la salle.

Alphano. — Je salue Alphano, mesieurs, métames. Vous ! hé ! hé ! comme clown, ai esprit, beaucoup esprit. Pas bête, moi ! Vous ! alors moi ai une idée très chic... mais faut pas rigoler.

Si M. Gailletton le veut, je me propose pour directeur. Vous, hein ! c'est une idée ça !

Je prendrai comme acteurs tous mes amis. Monsieur Palmers qui jonglera avec des boules, comme mateloteuse Elisa Email, avec sa vertu, il sera paratonner. Monsieur William Bell, qui cabriole comme Titine la Blonde, il sera premier ténor. Les dames en raffolent de ce monsieur William. Les acrobates seront tous des choristes : ils chanteront bien allez, oh très bien ! vous. Les petits chevaux de mossier Commandeur, ils joueront de la musique, tur lu tutu. Et mossier Nathalie fera une mère noble et les ingénuités ; il fait bien les nourrices au Cirque, c'est-y convenu ? Je sais déjà jouer du violon, la tête en bas, Paganini, il sait pas jouer du violon la tête en bas. Si ça vous va, dites vite, suis pressé, moi et mossier Rancy pourrait venir, ça serait génant, il me donnerait mon compte : treize sous qu'il me redoit.

(A ce moment le clown se livre à une mimique expressive et désopilante. Toute la salle se tord. Le chroniqueur local du *Petit Lyonnais* ressemble à un serpent : on le dit atteint de la danse de Saint-Guy (Joannès).

Jenny Bidel. — Il est bête cette espèce de sauvage. Ce n'est pas parce que Francine Commarmond l'adore, que je l'adore moi.

Si on veut remonter un opéra, il y a un moyen plus simple. Composer la troupe avec des cocottes. Toutes ne chantent pas, mais toutes font chanter. Elles ont de la voix, — Zola dirait : elles ont de la gueule. — Elles se connaissent en notes, surtout en notes élevées, demandez plutôt aux tapisseries et aux couterières.

Annette Bassin. — J'en sais quelque chose.

Jenny Bidel. — Annette Bassin bassine. Je reprends : ces dames auront du succès, si elles ne remplissent pas leurs rôles, elles rempliront leurs maillots. Ainsi, Annette la Licheuse, étant toute petite, a fait des études...

Amélie la Licheuse. — De mesurs, sautu ce que saie que les meurs ?

Jenny Bidel. — Je ne veux pas qu'on me coupe toujours. C'est indécent, c'est infect. J'ai des projets, je les expose. Et vous savez je sais exposer. Voulez-vous qu'il en soit ainsi ? hein ? On va composer la troupe.

Cloco. — La troupe ? J'en suis pour la troupe.

Le vieux général. — Une femme ça, tonnerre de Dieu !

Une voix dans l'auditoire. — Je demande la parole !

Ma Mère Maltend. — Votre nom, monsieur ?

M. Chion du Progrès. — Chion.

A ce mot, un grand tumulte se produit. Quelqu'un dit : nous ne recevons pas d'ordre ! Un autre ajoute : « Il est envoyé par un pharmacien, c'est un disciple du docteur Eugénier. Anna Oberley s'écrit c'est un dégoûtant. » Fonfon qui connaît l'italien, murmure « *Shoking !* »

Ma Mère Maltend. — (Superbe, avec l'autorité que donnent les ans agiles son éventail en guise de sonnette). Ce que vous venez d'entendre est de pure pornographie. Nous en disons de vertes... mais c'est trop trop.

Jeanne la Chatte. — Oh ! Vous !

Ma Mère Maltend. — J'invite monsieur à quitter cette salle qu'il a sans doute prise pour un cabinet.

(Le pauvre monsieur Chion, descend en larmes et dit d'une voix entrecoupée par les sanglots : « mais Chion, c'est mon nom, Chion ! oui mes amis : Chion ! »)

Le silence se rétablit, une commission est nommée pour composer la nouvelle troupe d'opéra. Au bout d'une heure, elle présente à la sanction du peuple le tableau suivant :

Bianca Storti. — Première chanteuse.

Elisa Bédard. — Première chanteuse (noble).

Rosita Bédé. — Dugazon (du foin pour ces messieurs).

M. Gailletton. — Dugazon.

Ma Mère Maltend. — Mère dugazon.

La Baronne. — Troisième dugazon.

Adrienne Lorgnon. — Troisième dugazon (Saint-Etienne).

CORYPHÉES

Marguerite la Nantaise, La Petite Poupée, Perrotine, Adrienne Roux, Charlotte-la-Vadrouille. Pâquerette, Théo, Mélanie, La Lubépine, Marie Matossi, Adèle, la Rousse, Pauline Desgeorges.

Fonfon. — Premier ténor.

Le clown Alphano. — Baryton.

Fanny Bombance. — Baryton... nant de l'opposé.

M. Chéron. — Larquette.

M. Bouffier. — Premier comique.

Théo. — Triant (ne pas écrire : triviale).

Régisseur pour la publicité. — La Baronne.

Machiniste. — Le Commissaire de police.

Allumeuse. — Elodie Vallois.

Souffleur. — Jean Sarrazin.

Cette liste est acceptée par acclamation.

Angeli. — Le *Nouvelleté*, — tirage 600,000 exemplaires, la dira aux quatre parties du monde.

Le chroniqueur du Petit Lyonnais. — Dans le *Tour du Monde*, il y en a cinq.

Angeli. — J'en tais une.

Blanche Tête-de-Singe. — La partie du monde que l'on chace est toujours la plus drôle. Pourquoi ça ?

(Voyant la discussion devenir orageuse, Ma Mère Maltend s'écrit : La séance est levée.)

Maria la Parisienne. — (Rajustant son corset rouge sur sa chemise rouge). Je voudrais bien en dire autant.

L. D'ASCO.

Au moment de mettre sous presse, le bruit court qu'une explosion a eu lieu au Cirque Rancy, durant la manifestation du demi-monde.

On parle de dynamite, de bombes explosibles. C'est une insanité.

La vérité, la voici : Notre confrère Barthens avait accepté jadis de son ami Peyrouton le cigare de l'amitié. Ce cigare était tout simplement un pétard. Allumé, il a fait explosion.

Vous le voyez, tout se borne à une farce de gascon à gascon.

Toujours pétillants, ces deux écrivains ! Ils ont juré de faire du bruit dans le monde, ils en font.

Bonnes âmes, rassurez-vous et riez des timorés qui bouchent consciencieusement les soupiraux de leurs caves et des autorités qui placent des factionnaires aux abords des monuments publics.

Ainsi les bombes en question ne sont que de vulgaires cigares d'un sou.

L. D'A.

TOQUADES

VILLANELLE PANACHÉE

à Phonsine.

Allons ! vite, prends ton ombrelle,

Ton fichu blanc bordé de bleu,

Et viens nous-en, ma toute belle,

Suivons la folle ribambelle

Des amoureux. — Allons ! morbleu !

Allons vite, prends ton ombrelle !

Il fait beau voir ta joue en feu

Et flotter au vent comme une aile

Ton fichu blanc bordé de bleu.

Je connais un sentier modeste,

Eroit, plein d'ombre, charmant lieu.

Viens-y vite, ma toute belle,

Nous y lotterons un peu

Avec la folle ribambelle

Des petits oiseaux d'un bon Dieu.

Désolément, ma toute belle,

Sus ton frotté fichu blanc et bleu,

Q'il t'atte au vent comme un bout d'aile,

Il fait beau voir ta joue en feu.

MAURICE D'ARABANT.

NOTRE SALLE DE DÉPÊCHES

Ma foi, nous aurons aussi notre salle de dépêches. Tous les journaux un peu chics s'en payent une, pourquoi ne ferions-nous pas de même ? La *Bavarde* tire à 42,000 ; c'est un assez joli chiffre, je pense. Plus d'un grand torchon politique n'en pourrait pas dire autant.

Cette salle sera installée dans nos bureaux de rédaction, rue de Bonnel, 2. De superbes tentures tapisseront les murs. Les présent des plus vieux spécimens de leurs inimitables produits.

Dans une casquette brûleront des parfums du sérail, et des plantes exotiques empliront de leurs longues feuilles, toujours vertes, les croisées et les balcons.

Dans notre salle de dépêches il n'y aura jamais de dépêches, mais des œuvres d'art, des tableaux, des aquarelles, des fac-simile, des bibelots rares.

Ainsi, le jour de l'ouverture, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs :

Un sonnet de Sarrazin, sans faute de prosodie.

La dernière escapade de Sarah-Bernhardt.

Une profession de foi suivie à la lettre.

Les lunettes de notre gérant, (pièce très curieuse et d'une authenticité incontestable).

L'ombrelle d'Elodie Vallois, arme antique des preux de cette antique maison.

Une grue en pied.

Trois chemises : une rouge, une noire, une bleue (toutes les trois sans leurs punaises).

Une légende expliquera la provenance de ces vêtements intimes.

La lettre de félicitation que nous a adressée le czar de Russie après son couronnement.

Une bombe anarchiste, transformée en boîte à poudre (de riz).

Le nez de nos confrères, le jour de notre mise en vente.

Le prototype du nabab (espèce très rare qui ne croît que par 25° d'héatitude et 60° de platitude).

Le vase nocturne de Marguerite Chailou (avec son œil).

Un casse-tête pour toutes les réouvertures des théâtres municipaux à Lyon.

Mais le plus intéressant, sans contredit, sera un grand tableau, signé par Nestor. Il représentera l'abaissement de Jupiter lisant la *Bavarde*.

La scène se passe dans l'Olympe, place Bellecour. Les déesses rangées autour du maître des dieux déchirent leurs chemises en signe de deuil ou de joie. Junon se sauve épouvantée. Io, qu'elle a transformée en vache, le jour où elle la surprit avec Jupiter, est la reine incontestée. Sa nouvelle forme lui donnait droit de suzeraineté.

Les neuf muses, nommées aussi les neuf pucelles du Belleville d'en haut, honteuses de voir leurs amours dévoilées, pleurent à chaudes larmes. Une surtout, la nommée Clio, muse de l'histoire qui a eu des rapports incestueux avec Alexandre Dumas, ne sait comment excuser sa faute. Elle demande à Mnémosyne d'oublier tous les barbares qu'elle a faits avec le père du père de la *Dame aux Camélias*.

Hébé, fille de brasserie, est la seule qui soit vraiment satisfaite. Elle fait les yeux doux à Mars qui fait les yeux doux à Fanny Jackson. Mercure, au deuxième plan, ouvre une boutique de pharmacie. Il vend aux intéressés des remèdes efficaces qui guérissent en secret même en voyage.

Mais dans le ciel, au milieu d'une auréole de lumière, apparaît Vénus. Elle ressemble à mademoiselle Massin, ayant sa petite vérole. Elle est en chemise, ses cheveux rouges lui font une auréole carotte. Plutus lui fait porter par son valet de chambre une lettre chargée sur l'enveloppe de laquelle on lit : Ma demoiselle Nana, au théâtre des Variétés célestes (Olympe).

Ce tableau, peint de main de maître, ce sacré Nestor a une vraie patte, est d'une tonalité joyeuse. Les tons gris du Velasquez se marient heureusement aux tons chauds de Rubens. C'est une œuvre forte, une œuvre étrange, d'une puissante originalité.

Il sera le succès de la saison.

Plus tard, nous comptons exposer des tableaux vivants, et si ça ne suffit pas, nous exposerons des tableaux grouillants. Nous avons déjà pas mal de modèles.

O lecteur, reconnais les sacrifices que nous faisons pour toi la *Bavarde*. Nous t'invitions à visiter notre salle des dépêches, où tu trouveras tout ce que tu voudras, excepté des dépêches.

J. SABATIER.

SAOUL DE MISÈRE

Je m'en vais tout en titubant
Par la rue, indulgente auberge,
Où je possède au moins un banc,
Hôtelier à l'œil qui m'héberge.

L'été, comme chambre à coucher,
Je ne hais pas la belle étoile.
Mais l'hiver ça vous fait cracher,
La lune ne vaut pas un poêle.

Eh ! bien, oui, messieurs, je suis saoul,
Bien saoul de boire à la Wallace,
Saul de n'avoir jamais le sou,
Au garni pour payer ma place.

Saoul d'être à jeun et de serrer
Chaque jour mon malheureux ventre,
De plusieurs crans, saoul de pleurer,
Saul comme un moine, comme un chanteur !

Mon orgie à moi c'est la faim,
La faim qui hurle et qui tirelle,
La faim se déroulant sans fin
Devant mon estomac qui braille.

Et ne voilà que trop de temps
Que dure ma soulographie,
Absorbant les mets dégoûtants
Que la misère fait saïf.

Voilà trop de temps que mes cris,
Mes pleurs, mes sanglots et mes plaintes
Frappent les échos de Paris
Comme de stupides complaintes.

Zut ! je m'assieds, car je suis las,
Sous ton frotté fichu blanc et bleu,
Q'il t'atte au vent comme un bout d'aile,
Il fait beau voir ta joue en feu.

MAURICE D'ARABANT.

Et le bourgeois en me voyant,
Gisant là comme une charogne,
A son épouse, en grasseignant,
Dira : « Tiens, encore un ivrogne. »

— Eh ! bien, oui, bourgeois, je suis saoul,
Bien saoul de boire à la Wallace,
Saul de n'avoir jamais le sou,
Au garni pour payer ma place.

Mais je souhaite qu'en ce jour
Ma longue ivresse soit finie,
Et que ce banc, mon seul amour,
Soit le pieu de mon agonie.

Ernest d'Orillanges.

Extrait des *Nuits parisiennes*, volume
Une erreur s'est glissée dans l'annonce
des *Nuits parisiennes*, c'est 3 fr. en sous-
cription, et 3 fr. 50 en librairie, et non pas
2 fr. 50.

E. D'O.

LES BRASSERIES DE LYON

Le Café Continental

C'est un café très sérieux, où les petites
dames du demi-monde ne dédaignent pas
de venir s'asseoir. Vaste, coquet, grandiose
si l'on veut, il est le rendez-vous des gens
qui causent d'affaires sérieuses, et des gens
qui ne causent pas du tout. C'est un éta-
blissement à la mode.

Il est extrêmement coquet. Les glaces
y sont prodigieuses, les panoramas se re-
parent de distance en distance, les groupes
s'y reflètent à l'infini, il y a là comme une
orgie de dorures et d'arabesques, de boi-
series artistiques, et de moulures fantaisies-
tes, le café Continental offre au promeneur,
un spectacle qui l'éblouit, et qui charme, au
physiologiste des études variées et toujours
intéressantes.

On y rencontre le muscadin élégamment
vêtu, qui vient y prendre un bock, comme
par dédain pour les brasseries, où il passe
sa journée, l'homme grave qui se repose,
le bourgeois qui combine une habile spé-
culation et le négociant qui mûrit un plan
pour le lendemain.

C'est le rendez-vous du high-life.

Le café Continental qui s'appelait autre-
fois café Malquarti, est maintenant la pro-
priété de M. Jean Mourin, l'ancien directeur
de la brasserie Flamaud.

D'humeur joyeuse M. Mourin, surveille
son établissement, va d'une table à l'autre,
serre la main à ses amis qui sont nombreux
et fait la causette avec ceux qui le connaissent
intimement. Il aime à parler politique, à
commenter les articles de journaux du jour,
aussi ne manque-t-il jamais de communi-
quer ses impressions à ses habitués.

Le Continental est situé rue de l'Hôtel-
de-Ville. Ceux qui passent là embrassent
d'un coup d'œil tout le spectacle de l'inté-
rieur, spectacle fort intéressant ma foi et
que bien des observateurs se plaindraient
à croquer.

Le tambour, cet avant-propos des cafés,
est vaste et bien disposé, c'est comme un
petit salon dont les murs seraient transpa-
rents, salon, où l'on est chez soi tout en
observant la rue. Des glaces agrémentées
de guirlandes de pépites sont les cloisons qui
laissent tout apercevoir avec discrétion.

Les réveurs aiment à savourer l'absinthe
dans ce petit palais digne des *Mille et
une Nuits* La pas d'hébas, mais des ver-
tes de bocks irréprochables en vesture
court, en tabliers immaculés ; rasés de
fruits ils ont l'air de comédiens déguisés
tant ils sont bizarres, de marionnettes vi-
vantes tant ils sont corrects et rigides. Ja-
mais un sourire ne vient errer sur leurs
lèvres fines, ils vont alertes et sublimes
dans leur uniformité défilant leurs dis-
cours secs et froids, portant leurs plateaux
avec des dignités d'ambassadeurs.

L'on ne fritte pas au Continental, les
dames, lorsqu'elles y viennent, y sont gra-

ves malgré tout, c'est un café de bon ton où
l'on lit les grands journaux, *Gil Blas*, *Fi-
garo* ou *XIX^e Siècle*.

La *Bavarde* n'y possède pas son carton.
Des gens viennent là pour parcourir leur
chronique quotidienne, d'autres y vien-
nent parce qu'ils veulent pouvoir y dire :
je fréquente un établissement sérieux.

Bien éclairé, décoré avec beaucoup de
goût, le Continental est fort gai ; ce n'est
pas un taverne et ce n'est pas un estam-
inet, mais un panthéon. Les grands hom-
mes s'y réunissent, grands hommes de la
finance et du commerce, célébrités du jour
qu'on ne connaissait pas la veille et qu'on
n'acquiesce déjà plus le lendemain. Gon-
gam y condole John Bull et Joseph Prud-
homme. L'homme du monde y voit en com-
pagnie du négociant. Jamais un hétéroclite
ne vient s'y égarer. La correction y est de
rigueur, les irréguliers ne s'y arrêtent pas.

Tous les jours, à midi, les employés de
Voltaire, de la Belle-Jardinière et de Gui-
gnol viennent y déguster leur moka. Lors-
qu'on a fait beaucoup de guette, il est juste
de venir oublier quelques instants les étou-
ffes multicolores au milieu des dorures res-
pandantes d'un éden quelconque.

Puis viennent les fidèles, ceux qui ne
dérangent pas d'une seconde. Deux vénéra-
bles consommateurs aux cheveux blancs,
MM. Desat et Auger, qui ne sauraient
vivre sans leur quotidienne partie de bé-
zigue.

M. Braizay, le loueur de voitures ne
s'assoit jamais sans demander préalable-
ment au garçon si l'a pas aperçu son ami
M. Chapel, avec lequel il aime à tailler
une bavette.

M. Bernard, le joyeux agent d'affaires,
donne les pénales dorment paisiblement
tout de celles d'Amélie l'Italienne vient
tous les jours au Continental pour y exé-
cuter, en compagnie de ses amis, une ma-
nille qu'il regarde comme obligatoire,
comme hygiénique, peut-être. Un clerc de
Caselou, futur officier ministériel, dessine,
au grand désespoir des garçons, de fantai-
sistes croquis sur les tables de marbre.
C'est un caricaturiste, paraît-il, un imita-
teur de l'illustre Daubier.

M. Parmentier et son ami Galipet ne
manquent jamais de venir faire au Conti-
nental leur interminable partie de dominos
après le déjeuner, et le joyeux Martinguet
ouvrirait manquer au plus sacré de ses de-
voirs, si l'en venait y déguster son ver-
mouth après chacun de ses repas.

Le café Continental compte bon nombre
de tendresses parmi ses habitués. Nous y
remarquons fort souvent Amélie l'Italienne,
qui prend invariablement place dans le tam-
bour ; et Léontine qui sourit sans cesse
pour montrer ses muguons dents blan-
ches.

Mathilde la Suisse qui vient y atten-
dre philosophiquement l'heure du Casino ou
du Skating ; Titine la Blonde qui déguste
une fine champagne, digestif qu'elle affec-
tionne entre tous ; et la brave Ida qui prend
un plaisir extrême à examiner le *Journal
amusant*, où elle admire les croquis fort
originaux de Mars et de Grévin.

La table du café Continental jouit d'une
fort bonne réputation. Les fins gourmets
aiment à s'y asseoir. Les mets les plus re-
cherchés sont servis à ces délicats du cui-
lin, pour qui les vats modernes inven-
tent les sauces, et plus extraordinaires.
L'illustre Trompette ne dédaignerait pas
de venir s'y restaurer.

C'est beaucoup dire.

A l'heure des apéritifs, les consumma-
teurs sont nombreux au Continental ; le
public le plus choisi s'y donne rendez-vous,
et deux heures plus tard, les habitués du
théâtre viennent y savourer une tasse de
Martinguet supérieur.

Le Continental est un des plus charmants
établissements de notre ville, l'un des plus
élégants et des mieux fréquentés, le plus
original peut-être. Le danseur Pichat y
vient faire sa partie quand il est à Lyon, et
Jean Sarrazin n'y fait jamais son appari-
tion qu'en cravate blanche, alors qu'il a
délaisé son baquet d'olives et qu'il com-
bine un sonnet aux rimes fantaisiques, qu'il
consignera plus tard sur le velin d'une
brochure à couverture verte, revêtue d'une
lyre que Karl Munte essaierait en vain de
soulèver à bras tendu.

J. SABATIER.

VISITE AUX MORTS

Je ne sais rien qui soit plus triste
Que ces vieux tombeaux délaissés,
Où jamais ne vient le fleuriste,
Et que la mousse a tapissés.

Ici la grille en fer rouillée
Obligée sur ses pieds boiteux,
Encadre une pierre écailée
Où s'écrit une *Cig* douteux.

Qui donc es-tu pauvre poussière
O mort qui n'es plus visité,
Etre obscur, couché sur la pierre
Où mon pied distrait s'est heurté ?

Est-ce l'oubli, l'indifférence,
Et les morts sont-ils condamnés
A connaître cette souffrance
De se sentir abandonnés ?

Dans la tombe déserte et nue
Du moins, ma prière descend,
Repose en paix, âme inconnue
Reçois le salut du passant.

X...

Orgie Intime

C'étaient de joyeux bohèmes, rédacteurs
d'un journal sérieux... mais bavard, l'*In-
discrét* : Lavoge, un jeune qui portait des
lunettes ; Antonio, qui fut grave, parfois,
et trop souvent léger ; Giorgone, des-
sinateur émérite, certain de race ; Ringi,
qui connaissait toutes ces dames ; Truquard,
élegant sportsman, dont la moustache relevée
en crocs embrochait tant de coeurs. Ils s'é-
taient dit : Ce soir, nous

Rénée Duvois. Robe marron avec broderies; manteau en velours et paille gris vert; chapeau noir avec turban blanc et aigrettes rouges.

Marie Poujade. robe en soie noire; manteau marion garni de peau de loutre.

Henriette la Lyonnaise. robe satin noir avec dentelles blanches; chapeau feutre mauve avec plumes violettes.

Mélanie Dubay. robe avec fleurs; chapeau et jupe noire.

Josephine Ajaccio. robe soie marron; chapeau marron, avec plumes gris fer et jaune.

La Petite Marie. robe soie noire; chapeau en velours noir, avec plume gris perle.

La Grande Jeanne. robe velours marron; chapeau et plume marron.

Nous l'engageons à modérer fortement ses excentricités, sinon je parlerai!

Marie Beaujeu. robe vert foncé, avec cordons à la hussarde; chapeau velours noir; manteau en peau de loutre doublé en marron. Prix: 2.500 francs!...

Louise Parent. robe robe brochée; chapeau et plume noire. Très simple mais distinguée.

La belle Hélène l'Italienne. robe soie noire avec dentelles noires, et une pèlerine en fourrure; chapeau noir, plume jaune et bleu.

Madeleine Desgobis. avec une robe marron, sortant de SAINT-MARTIN, avec tunique à fleurs carnavalesques; chapeau marron foncé. Réellement on aurait pu la prendre pour une créole en rupture de hamac.

Nana la Brune. robe noire, tunique marron, chapeau noir.

Mélanie Cheval de Bronze et la baronne Marthe. qui s'étaient affublées d'une robe en indienne verte, à 45 c. le mètre; chapeau noir et plume verte. Vrai, si nos demi-mondaines ont fait quelques dépenses, nous ne pensons pas qu'il en soit ainsi de ces deux créatures, car elles n'avaient pas seulement l'amour-propre de prendre un sapin. Ce sont les finances qui vous chagrinent, mesdames?

Dimanche prochain, aura lieu la seconde journée, je pense que nos demi-mondaines feront leur possible pour prendre leur revanche, car je donnerai dans ma prochaine correspondance de grands détails et... gare la bombe.

GRAND-THÉÂTRE

Rien de saillant cette semaine, si ce n'est une mauvaise reprise du *Truand*. Il ne convient pas d'en parler. On a également joué *La Juive*, mais il est difficile de se prononcer, car M. Guille qui effectuait son deuxième début.

La voix est insuffisante comme ampleur et plus que jamais ce fort, ténor manque dans cet ouvrage.

THÉÂTRE DU GYMNASSE

Première de *Boccaccio*, succès d'estime et d'ensemble. Aucun rôle saillant, de la fatigue pour nos artistes, mais en somme une série de chœurs à l'allemande, des motifs de pas mal d'ouvrages, une musique prétextuelle et frisant la nullité. Nous ne croyons pas un succès.

Signalons toutefois le clou de la pièce qui est une espèce de danse *macabre* et de mauvais goût à laquelle se sont livrés les comiques.

De fond du cœur, nous plaignons Mme Morin et ses partenaires, nous en exceptons quelques autres artistes, dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

A propos du Gymnase, il nous vient de bonne source, que la direction, n'aurait pas été étrangère à certaines vilénies qui ont été faites à Mlle Pernay.

Nous nous renseignons, et s'il le faut nous saurons mettre les pieds dans le plat.

INVINCIBLE.

Invincible. — Poste restante. — Rue Grignan, Marseille.

Pour l'édition de Marseille: Le rédacteur responsable, RETY-ROUSSEAU.

Toulon

Il est certaines vadrouilles qui sont douées d'un aplomb dont rien n'approche!

N'avons-nous pas vu vendredi dernier Adèle l'édentée se livrer en plein marché, à la poursuite de quelques promeneurs qui l'ont successivement envoyé promener?

Les soirs ne sont donc plus aussi productives que par le passé, pour cette affreuse roulotte, qu'elle soit obligée de faire son petit commerce au grand jour?

Et la police des mœurs, on ne la craint plus?

Nous nous permettons de signaler à qui de droit les faits et gestes de certaines courtisanes qui ne craignent pas de poursuivre les passants qui ont la malencontreuse idée de s'écarter de la voie passagère de notre boulevard.

Ces drôlesses choisissent de préférence les abords du théâtre de Chicheo pour se livrer à leur hideux commerce.

Une ronde de police dans les environs serait, à notre avis, d'un merveilleux effet.

SPRING.

Nous avons reçu ce sonnet: *Similitude*, nous le publions avec plaisir.

M. Jean Sarrazin en accepte toute la responsabilité.

SIMILITUDE

— SONNET —

Sous les feux dévorants des jours caniculaires, Un serpent affamé, réchauffant ses anneaux, Traînait lentement sa queue sur l'aride solitaire, Et fuyait les ardeurs des heures et des années, Rampant, puis s'enroulant autour des arbrisseaux, Humant sa proie en dardant ses maxillaires, L'un des deux s'abattit sur ses fines molaires, S'y défilant les chairs et s'y brisa les os...

Autre oiseau, s'avourant un soir à la croisée L'air frais et le bonheur, tel couleuvre rusée, Tu fusais son œil de ton regard vainqueur, Et des lors poursuivi par tes charmes perfides, Te tombai dans tes bras, de volutes avides, Y déchantant ma vie, y trépassant mon cœur.

JEAN SARRAZIN.

CANCANS ET POTINS

DU DEMI-MONDE

Nous avons eu dimanche dernier la douleur d'assister à la chute d'un astre au firmament des Folies-Bergères.

L'étoile filante, Maria la Parisienne, s'est malencontreusement laissée choir.

Quatre vigoureux patineurs ont réussi à la relever et lui ont fait respirer un verre de chartreuse réparatrice.

Dix minutes plus tard elle gravitait de nouveau sur le Ring.

La petite Camille Flamande, qui n'est pas encore une amazone de première force, a été rencontrée mardi soir conduisant une charrette anglaise dans la rue Centrale.

Malgré son inexpérience, elle n'a donné lieu à aucun accident et a terminé sa promenade n'ayant accroché que quelques cœurs.

Jeanne la Maconnaise est enfin rétablie. Son indisposition a été de courte durée.

Grâce aux crûs généreux de sa patrie, elle n'a pas tardé à recouvrer ses forces.

Elle est allée faire un petit voyage de convalescence à Mâcon. Elle va maintenant se fixer définitivement dans notre ville.

On assure qu'elle doit unir ses pénates à celles de son amie Juliette.

La Pompière qui n'est pas toujours sage faisait beaucoup de bruit l'autre soir aux Jacobins. Nous lui conseillons d'être un peu moins tapageuse, car sans quoi nous serions obligés de lui infliger le pensum d'un gratifie-le tendresses polissonnes.

Seriez-vous contents, ô Pompière ma mie, de broder durant vingt-quatre heures une blague de soie pour l'un des rédacteurs de la «Bavarde»?

C'est pourtant le châtiement dont vous êtes menacée.

Décidément, nos belles petites ont du goût pour les glissades.

Non contentes de fréquenter le Skating tous les soirs, elles s'y rendent encore dans l'après-midi.

Dimanche dernier, nous y avons rencontré Berthe la parisienne, Marie Garance et Titine la blonde qui, malgré ses efforts, ne peut parvenir à maigrir.

On assure que cette riieuse tendresse a fait une commande importante d'eau des Brahmes.

On nous télégraphie de Paris: Maria Courtois mène toujours joyeuse vie. Elle souvent rencontrée à Bullier et Hippodrome.

A héquin pour écuier. Fréquente assiduellement quartier latin. Toujours très gaie. Parait d'aller faire voyage Lyon et Saint-Etienne.

A récemment obtenu mention honorable concours de patinage au Skating.

Titine la Blonde va quitter son appartement de la place des Célestins, pour venir se fixer dans la rue Childebert.

On assure qu'elle prépare un bouidoir charmant pour y loger ses Lares qu'elle laissait volontiers vagabonder dans son ancien logement.

Ces heureuses divinités en seront charmées.

La belle tient à posséder une place de Grève très coquette pour y pendre la crémaillère.

Il paraît que le style de la baronne de Saint-Ouin est peu apprécié d'Annetta Licheuse.

La toute charmante a, paraît-il, trouvé une lettre de ladite baronne à l'adresse de son chéri. L'ardeur des sentiments exprimés dans cette lettre est telle qu'Annetta furieuse (on le serait à moins), a juré de se venger.

Gare à vous, baronne, Annette est femme à vous faire payer chèrement l'audace que vous avez d'écrire à son protecteur.

On demande quelle comédie Marguerite la Moscovite et Charlotte Vadrouille jouaient à leurs fenêtres. Peut-être s'agit-il d'enlever Adonis à l'imberbe.

Mario Serpent et Félicie Tata sont les auteurs de la scène de pugilat qui s'est passée vendredi, devant chez la mère Guy.

Ces dames se connaissent; elles se sont dit de dures vérités.

Grand émoi, dimanche, aux Beaux-Arts on racontait qu'un œil de verre avait été trouvé rue Mercière, et on présumait que c'était celui de Marie Dauphinoise.

Il n'en est rien, la belle possède toujours ses yeux!

On remarquait dimanche, au cirque Rancy, la sœur Mercédès et Marie la Brune. Celle-ci y avait conduit sa nouvelle amie, pensant que les jux lui rappelleraient les toréadors et son pays.

O pays! mes amours (air connu).

Il vient d'apparaître à l'horizon une étoile du nom de Charlotte Cascadeuse numéro 2.

C'est une petite brune, pâle comme un clair de lune, provocante et lascive, et qui croit tenir le monde sous ses plus ou moins petits pieds.

La Cascadeuse, un joli nom pour une étoile.

Louise Holà, cette cascadeuse qui se rendait tous les jours à l'Assommoir n'y a pas reparu depuis l'explosion qui a eu lieu dernièrement, en revanche nous l'avons aperçue à la brasserie des Jacobins où elle donne des leçons de fidélité à sa charmante sœur qui y est servante de bocks, c'est ainsi que samedi passé nous avons été témoins de la paire de giffes que Louise, cette perle de vertu, a administrée à un jeune homme qui se montrait trop entreprenant auprès de la belle et tout cela pour rester fidèle à son nabab, ce qui n'a pas empêché celui-ci de lâcher la petite et de la laisser dans une panne qui nous rappelle le temps où elle servait chez Metivier.

Le B. K. C.

La désolation de la désolation, les lamentations de Jérémie ne sont rien auprès du désespoir qui s'est emparé des clients qui servait à la brasserie Pégnet Mlle Angèle l'un d'eux vient néanmoins de découvrir son gîte et en fera part à ses amis.

Cette nymphe a changé de nom et se fait appeler Hélène... O Paris!...

Une bruyante compagnie entra la nuit de lundi dans les bureaux du Télégraphe. Unes de nos plus belliqueuses demi-mondaines ouvrait la marche. Tout le monde riait. Parmi les folles, j'ai reconnu Marcelle Abel.

La France est perplexe. A cette heure nocturne! Quels coup d'état préparaient ces dames, de quels renversements de ministères s'agissait-il?

Selon les uns, la dame aurait choisi un nouveau ministre de l'intérieur, selon les autres, un nouveau ministre des finances, ou est la vérité? Nul ne le sait: la crise continue.

Toujours est-il que beaucoup de princes russes ayant rencontré ces demoiselles durant l'horreur de cette profonde nuit leur auraient fait des ouvertures.

Ce serait affreux! Un riche propriétaire normand aurait enlevé une jeune fille qui répond au nom mignon de Ninine.

On la dit à Pékin.

Ce campagnard aurait pris sur la belle un céleste empire.

Déplacements. Isabelle reine d'Espagne, a décidément quitté sa demeure de l'avenue d'Eylau, pour se fixer dans le royaume Hibernique.

Isabelle qui n'est reine nulle part, a décidément quitté son premier pour gagner le second.

Elle est fidèle à sa devise de jeune fille, alors qu'elle commençait cascadeuse en herbe, à lever la jambe: toujours plus haut.

C'est aussi la devise américaine. Excelsior!

On parlait de ces devises devant Anna Gauloise.

Elle dit: — Suis pas de votre avis. L'amour a une autre devise.

Etant donné que c'est par le baiser que l'on commence.

La devise vraie est: — Toujours plus bas:

La grosse Charlotte des Jacobins n'a pas fait de voyage à St-Etienne.

Qui diable a narré cette immense plaisanterie? La belle est fidèle au vieux Lyon. Quand elle voyage c'est avec sa mère — ou son amant.

Il n'y a que des mascottes à la brasserie des Jacobins.

A propos des Jacobins. Titine y revient. Elle se plaît fort dans ce temple où la bière mousse pour la plus grande gloire de Gambinus-Martineau.

Maintenant ça vous est peut-être bien égal de savoir où va Titine.

Moi, je m'en moque.

Nous avons trouvé sur la voie publique une lettre sans orthographe. Elle commence ainsi: «Ma chair est lentre...»

Quel aveu! Quel la tenons à la disposition de son auteur, un avocat, correspondant de province, attaché à la rédaction d'un journal d'indiscrétion: *La Jacasse*.

Connaissez-vous Marcelle Abel? Non tant mieux. Un peintre avait rêvé d'en faire un modèle. Il comptait sur les lendemains d'une gorge voluptueuse. Le pauvre artiste!

Il nous disait hier sa méprise, en nous faisant le récit de ces nourrices de la terre africaine offrant aux bambins qu'elles portent sur leur dos, la nourriture lactée dont ils sont tous avides.

Toujours mauvaises langues ces peintres Et toujours naturalistes aussi.

AU SKATING

Jeu de. — Beaucoup de monde, on patinait dur, on patinait ferme. Notons au hasard du calepin:

Elisa Beligand, Céline Decurtil, Marie Gratton, Jeanne Childebert, Catherine Grotte, Claire Lycée, Jeanne Confort, Estelle...

Peut-être d'autres encore. Ces dames semblaient tout heureuses.

Elisa Beligand disait: Ça va comme sur des roulettes!

Vendredi. — Aucune femme de marque. L'établissement ferma à 10 heures. Il y avait pénurie de jeunes vierges. Le ring en pleura.

Dimanche. — Foule immense. On faisait sa petite oraison dominicale, en tournant ou en glissant.

Le dimanche est le jour où les ouvrières prennent du plaisir après le travail de la semaine. Les travailleuses d'amour s'ébattent, pauvres filles, satisfaites de n'avoir, sept jours durant pas chomé une seule nuit.

Il y avait Lucy la folle, Jeanne Childebert Caro, Marie Delphin, Clémentine Sardine, La Baronne, Elodie Valois, Céline Decurtil, Juliette, Catherine Grotte, Elisa Beligand, Joséphine la parisienne, Titine la blonde, la grosse Catherine, Annette la licheuse, Nana la parisienne.

Un vrai bataillon. C'était le colonel plaisir qui commandait.

Clémentine Sardine, qui n'est pas d'une beauté rare soit dit sans la flatter, — fit un écart.

— Ah! mon Dieu! je glisse!

Elisa Beligand qui passait près d'elle lui demanda: — Est-ce la première fois?

Grande affluence de belles petites à la brasserie du Nouveau Monde, depuis la rentrée de la charmante Blanche, qui chaque jour reçoit une foule de visiteurs.

Cette gracieuse hébédité paraît-il une farce de sa façon.

Elle veut offrir le premier janvier à tous ses clients des épingles de cravate, dont la plaquette en argent ciselé représentera Christophe Colomb.

Vraiment on est pas plus couleur locale!

Samedi dernier, l'opulente et joyeuse Margot de la Grotte, coiffée d'une perruque blonde qui lui allait fort bien, et conduisant un phaéton avec une aisance parfaite est venue rendre visite à son amie Jenny Bidel à la brasserie du Siècle.

La présidente des filles de brasserie-club s'est empressée d'offrir le kummel de l'amitié à sa camarade.

Le gracieux Juliette, que nous avons aperçue mardi soir à la Scala, va, paraît-il, transporter ses pénates dans l'appartement de la toute petite Victorine, qui déménage.

Juliette, qui fait ménage commun avec son amie Jeanne la Maconnaise, a besoin d'appartements plus vastes.

On parle d'une crémaillère plus brillante encore que les précédentes.

Le Cirque

Toujours les écuysers attireront ces dames.

Descalzaus, qui assistait à la représentation de samedi constata qu'il avait raison.

Les éventails palpaient fiévreusement sur des poitrines haletantes de jeunes femmes. Ils étaient si souples et si prodigieux ces sauteurs du barrière, qui ont des jarrets de fer et peut-être aussi des cœurs d'acier.

Oh! être étreinte, emportée, embrasée par des bras aussi nerveux! Un rêve étrange, un rêve troublant qu'elles font toutes, les épinglées.

Aux premières se tenaient Lucy la Folle, Marie Rous, Caro, Marie Delphin, Fonton, Annette la Licheuse, Blanche, Marguerite Chailion, Léonie de Saint-Matrimon.

On pourrait dire toutes les femmes, car toutes étaient là.

Le cirque Rancy est le rendez-vous des honnêtes dames de la haute note. Les dames du monde ne craignent point de les côtoyer. Elles viennent copier leurs modes extravagantes, leurs toilettes excentriques.

Les maris sont les premiers coupables. Pourquoi regardent-ils si fixement Nana, quand Nana passe près d'eux dans son triomphe de courtisane bien mise?

Deux dames mariées — très légèrement — causent du dernier roman de Paul Lecoq.

— Tiens, les *Trois-Cocus*... qu'est-ce que ça peut bien être?

— Quelque chose comme mon mari, le tien et celui d'une autre.

Joséphine Nini parle des hommes. Elle s'imagina que celui qu'on aime le mieux c'est celui qui bat le plus fort.

Cette théorie est démentie par l'histoire: on aime l'homme devant lequel on tremble.

Joséphine Nini à raison. Mais elle devrait raconter ces histoires tout bas. On pourrait en rire, le soir, entre chope et chartreuse.

Juliette, toute seule, attendait mélancoliquement, l'autre nuit.

A cette heure le tramway n'écraie plus personne.

Et l'alcovite chantait pas la complainte de Roméo, ô Juliette!

Le blason de la sémillante Marie Boucher commence, paraît-il, à se défranchir; aussi cette belle a-t-elle dû transporter ses pénates à un étage supérieur.

Nous la rencontrons tous les jours au Skating, où elle cherche à rencontrer un nabab capable de jeter quelques étoiles sur le fond d'azur, hélas! bien pâle, de son écusson.

Un grand scandale. Un homme influent — qui émerge au budget — aurait oublié une certaine nuit le chemin du domicile légal. La compagnie d'une demoiselle du monde facile en aurait été la cause.

Ca brava fonctionnaire, oubliant toute prudence, se cachait dans une maison neuve de l'avenue de Saxe, non loin du Skating. Certain de n'avoir pas été vu, il gôta, en paix, les douceurs d'une nuit chèrement payée.

Mais, il avait compté sans son hôte. Le matin, le froiteur vint. M. (taisons son nom), était installé dans le salon de la pécheresse, en toilette négligée, avec l'insouciance d'un homme qui se gêne le moins le temps. Le froiteur était un ancien employé de l'administration, dont notre héros est l'un des gros bonnets. Il avait été précisément renvoyé, depuis un mois, par cet époux en rupture de lit.

Il ne trouvait rien de mieux que de pousser jusqu'au bout sa vengeance. Il écrivit à la femme de l'homme grave, qui croyait son mari à Genève, une lettre très bizarre, mais assez claire cependant.

La petite femme s'hâta à la hâte, et court à l'adresse indiquée. Elle sonne, la bonne ouvre:

— Madame... est-elle visible? Je suis la nouvelle courtisane.

La bonne fit entrer dans l'antichambre. La porte du salon était entrebâillée. L'épouse légitime aperçut monsieur son mari, tendrement étendu près de la Vestale.

Elle ouvrit la porte toute grande et resta sur le seuil, les bras croisés. Le mari ne sachant que dire, demeura une minute interdite, confus, la bouche bée.

Comme la cocotte, d'un air désolée, faisait mine de la chasser... la jeune femme la repoussa doucement avec un geste hautain, mais sans colère.

— Madame, votre amant c'est mon mari. Je ne viens pas le chercher pour moi. Je viens le chercher pour ses enfants.

Et elle se en alla comme elle était venue, laissant les deux amants atterrés par cette apparition inattendue.

On dit, qu'au retour, la haine l'avait emporté sur la tendresse, et que la femme trompée aurait déposé une plainte en séparation de corps.

Les bédés, deux beaux enfants, dont l'un a trois ans et l'autre quatre, vont quitter avec leur mère les riches appartements de la rue de l'Hôtel-de-Ville.

Si le procès aboutit, nous dirons le nom du personnage. Il est fort connu à Lyon. Il ne se passe pas de semaines que les journaux ne le nomment.

La demi-mondaine, cause charmante de ce scandale, est une blonde, assez fade, dont les exploits ont été racontés ici, plus d'une fois.

La mignonne petite Marie de la brasserie des Jacobins a secoué sa timidité première.

Cette charmante hébédité quoique très convenable avec les clients se montre excessivement gracieuse.

Maitre Martineau a eu la main heureuse en s'adjugeant cette demoiselle qui rit avec une extrême facilité et pourrait passer un peu de sa gaieté débordante à la grande Adrienne Mascotte dont la froideur Spitzbergienne est légendaire.

La gracieuse Juliette, que nous avons aperçue mardi soir à la Scala, va, paraît-il, transporter ses pénates dans l'appartement de la toute petite Victorine, qui déménage.

Juliette, qui fait ménage commun avec son amie Jeanne la Maconnaise, a besoin d'appartements plus vastes.

On parle d'une crémaillère plus brillante encore que les précédentes.

Marie la Boulotte, lorsqu'elle a bu quelques chartreuses, ne sait quelle force inventer, pour se mettre en joyeuse humeur.

Se trouvant, lundi dernier, à la brasserie du Lycée, cette blonde petite hébédité, taquinait Claire sa collègue, en lui offrant dix centimes, abandonnés par un client, sur une des tables de la Grotte.

Marie la Boulotte ignore-t-elle que Claire est excessivement vive, et qu'elle n'aime pas, qu'on marche à dessein sur le saccin de ses babouches.

La blonde Valentine Champs-Elysées possède paraît-il l'art d'escamoter les cœurs. Cette jeune demoiselle traduit quelquefois Virgile et le De Viris, nous l'avons rencontrée l'autre soir en compagnie d'un adolescent que Zozo gratifie de ses plus gracieux sourires. Valentine voudrait-elle marcher sur les brisées de sa compagne et roucouler elle aussi avec les lycéens?

Nous avons pu constater vendredi soir, que le blond d'or sied aussi bien au teint mat d'Amélie l'Italienne que l'ébène éblouissant. Parée d'une chevelure que n'aurait pas désapprouvée l'histoire la blonde la signorina d'aujourd'hui aux tables de maître Martineau en compagnie de la mignonne Suzanne Bédé. Nous espérons que l'élégante tendresse ne s'arrêtera pas en si belle route et qu'elle arborera bientôt une perruque poudrée comme en portaient nos aïeux.

Nous remarquons avec plaisir, que la charmante Elise a enfin trouvé le prince russe qu'elle cherchait.

Nous l'avons aperçue, mercredi dernier à la Scala, dans un costume qui ne laissait rien à désirer, sous le rapport de la fraîcheur. O naïveté du cœur masculin!

